

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DÈS HOMMES ET DES CHOSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

VOL. 5 QUEBEC, 15 JUIN, 1844, No. 25.

## Mélanges Littéraires.

### UNE NUIT DANS LES NUAGES.

NOUVELLE

C'était un dimanche du mois d'août; le jour allait finir, et la population de Mannheim regagnait la ville par troupes joyeuses. Tous les jardins établis depuis peu à la place des fortifications détruites étaient redevenus silencieux et déserts, sauf un seul où retentissaient le bruit des voix et le son des instruments.

C'était le *Jardin de la Cabane*, alors célèbre à Mannheim par ses bals champêtres, ses carrousels, ses feux d'artifice, et ses aérostats captifs.

Ceux-ci avaient surtout longtemps attiré la foule à cause de leur nouveauté. Bien que l'admirable découverte des frères Mongolier fût déjà ancienne, on n'avait songé qu'à en faire un moyen de divertissement; mais le succès avait été si universel et si rapide en Allemagne, que tous les jardins publics avaient alors leurs ballons, et qu'une ascension était devenue une chose presque aussi simple et aussi peu redoutée qu'une promenade sur le Rhin.

Il est vrai que ces voyages aériens étaient courts et offraient peu de dangers. Solidement attaché à la terre par des cordes que l'on pouvait allonger ou raccourcir à volonté, le ballon ne s'élevait qu'à la hauteur désirée par les aéronautes; et ne dépassait guère, dans ses ascensions les plus hardies, le sommet des arbres.

Cependant la foule avait abandonné les parties les plus écartées du jardin, pour se porter vers la grande esplanade où le feu d'artifice se trouvait préparé. Les bosquets étaient déjà déserts depuis quelque temps, lorsqu'un homme d'une quarantaine d'années, tenant par le bras une jeune fille, parut à l'extrémité d'un des sentiers les plus ombreux. Tous deux semblaient également se diriger vers l'esplanade, mais lentement et comme des gens que préoccupe quelque idée sérieuse.

Après un assez long silence, l'homme dit vivement; et avec un geste énergique:

— Non, mais sœur, non, tant que je vivrai je ne pourrai par donner à Christian Hoffman de me disputer la succession de son cousin ! car Dieu sait que cet héritage n'est point un don, mais un légitime dédommagement pour ce qui m'était dû par le mort.

— Son testament eût dû le déclarer, Michel, observa la jeune fille.

— Et parce qu'il ne l'a point fait je serai dépouillé de ce qui m'est dû, Florence ! Parce qu'un agonisant de tout dire, Michel Ritter sera accusé de captation par ce Loffman !

— Hélas ! il ne nous connaît pas, mon frère, dit doucement la jeune fille ; on aura fait naître en lui ces soupçons, et il les aura accueillis parce que son intérêt était d'y croire.

— Ainsi, reprit Michel amèrement, la terre que je cultive depuis vingt années, et que j'ai acquise à force de travail, me sera enlevée par un étranger qui n'y a d'autre droit que le hasard de la naissance.

— Le jugement n'est point encore prononcé, interrompit Florence.

— Son frère secoua la tête.

— Ah ! j'espère bien peu, dit-il ; ce Loffman est jeune, actif... il a sans doute des amis qui solliciteront pour lui... Peut-être l'arrêt qui me dépouille est-il déjà prononcé...

— Florence soupira ; Ritter s'en aperçut.

— Allons, dit-il avec effort ; me voilà encore revenu à te parler de cette affaire, après t'avoir conduite ici pour te distraire et l'oublier. Je voudrais quelque spectacle saisissant, quelque sensation nouvelle, qui pût m'arracher à cette préoccupation unique...

Comme il achevait ces mots, tous deux arrivèrent à un détour du sentier, et se trouvèrent à l'entrée d'une salle de verdure qu'ils n'avaient point encore aperçue ; c'était le lieu destiné aux ascensions. Un ballon captif s'agitait gracieusement à quelques pieds au-dessus de leur tête, et soutenait une nacelle élégante qui, en suivant ses oscillations semblait flotter doucement sur le gazon.

Florence ne put retenir un cri de surprise et d'admiration. Elevée loin de la ville, c'était la première fois qu'elle voyait un aérostat de près et dans tous ses détails. Elle s'approcha avec son frère.

— Encore deux places ! cria le gardien chargé de lâcher les freins.

Michel regarda la nacelle, où venait de s'asseoir un jeune homme en habit de voyage et tenant à la main un de ces bâtons ferrés servant aux excursions dans les montagnes.

— Deux places ! répéta-t-il avec un sourire et en se tournant vers Florence, voudrais-tu faire une promenade au-dessus des arbres ?

— N'y a-t-il point de danger ? demanda la jeune fille incertaine.

— Aucun, ma belle demoiselle, dit le gardien ; j'ai déjà fait faire le voyage à plus de dix mille chrétiens.

— Et l'on peut redescendre quand on le veut.

— Il suffit de tirer le cordon de sonnette qui se trouve dans la nacelle.

Florence parut hésiter. Bien qu'elle éprouvât quelque crainte, l'originalité d'une pareille promenade la tentait. Accoutumée, d'ailleurs, à s'associer à tous les actes de son frère, elle lui déclara au bout d'un instant qu'elle était prête à faire ce qu'il déciderait.

— Va donc pour un voyage dans l'air ! dit Michel.

Et s'approchant de la nacelle, il s'y plaça avec Florence.

Dès que le gardien les vit assis, il lâcha doucement les freins, et le ballon commença à s'élever lentement.

En se sentant enlevée, la jeune fille ne put retenir un cri, et devint pâle. L'étranger, qui se trouvait placé vis-à-vis d'elle, avança la main vers le cordon de la

sonnette.

— Faut-il retourner à terre ? demandait-il en souriant.

— Mille grâces, monsieur, dit Florence, dont les couleurs reparurent presque aussitôt ; je vais m'habituer à cette sensation.

— Vois, vois donc ! interrompit Michel ; nous voilà déjà plus haut que les

arbres. La jeune fille regarda au-dessous d'elle, et la singularité du spectacle dissipa ce qui lui restait de craintes.

Le jardin de la cabane apparaissait en entier, et l'œil pouvait saisir à la fois toutes ses parties. On eût dit un de ces plans en relief que l'on voit dans nos Musées militaires. Immédiatement au-dessous du ballon s'étendait l'esplanade couverte d'une foule pressée dont les rumeurs arrivaient à peine jusqu'à nos voyageurs aériens. L'air, plus léger et chargé par instant de parfums terrestres, avait une fraîcheur excitante, Florence se tourna vers son frère, le visage rayonnant.

— Que tout ce qui nous entoure est grand et beau ! s'écria-t-elle. Dites, Michel, ne vous sentez-vous point une sorte d'ivresse, et n'êtes-vous pas ici plus tranquille, plus heureux que tout à l'heure ?

— C'est la vérité, répliqua Ritter ; la sensation physique passe jusqu'à l'âme, et il me semble que je plane au-dessus des iniquités des hommes comme au-dessus de leurs demeures. Mais que se prépare-t-il donc, et pourquoi cette foule réunie sur l'esplanade ?

— Elle attend le feu d'artifice, observa l'étranger.

— En effet, voici les premières fusées, dit Florence.

— Pourquoi partent-elles ainsi l'une après l'autre ?

— Eh ! voyez ; la charpente qui soutenait les principales pièces vient de s'écrouler.

— C'est un spectacle manqué.

— Aussi, entendez-vous les cris ?

— Dieu me pardonne ! interrompit Michel, on brise les balustrades qui entourent les parterres.

— C'est une émeute d'étudiants, dit l'étranger en souriant, ils se vengent sur le jardin de leur désappointement.

— Quel bonheur que nous ne nous trouvions point au milieu de ce tumulte ! observa Florence.

— Tu es donc rassurée ? demanda Ritter.

— Tout-à-fait.

— Alors, nous pouvons monter davantage.

Il fit le signal convenu ; les freins furent lâchés, et le ballon s'éleva de nouveau pendant quelques instants, puis s'arrêta.

Les trois voyageurs jetèrent presque à la fois un cri d'admiration.

Sous leurs pieds s'étendaient, aussi loin que le regard pouvait aller, de magnifiques vallées parsemées de forêts, de prairies, de champs cultivés, de villages, dont les teintes et les contours variés formaient mille broderies capricieuses. La Forêt-Noire du côté du Wurtemberg, et le Rhin du côté de la France, encadraient ce tableau d'une ligne ondoyante, tandis qu'on voyait serpenter au loin et se perdre à l'horizon le Neker couvert de voiles inclinées.

— Heureux pays, dit l'étranger comme s'il se fût parlé à lui-même, heureux pays, où Dieu a donné à l'homme le champ fertile, le fleuve navigable et la montagne boisée !

Micher soupira.

— Heureux, surtout s'il n'y eût point laissé place aux procès et aux calomnies ! ajouta-t-il à demi-voix.

L'inconnu se tourna vers lui.

— Ah ! nul ne serait mieux que moi, monsieur, dit-il.

— Etes-vous donc aussi condamné à défendre vos droits devant des juges ?

— Et contre un adversaire qui ne négligera rien pour me dépouiller.

— C'est comme le mien, dit Michel ; s'il gagne son procès, je perds tout ce que m'a acquis le passé.

— Moi, tout ce que me promettait l'avenir.

— Le fruit de mon travail ira enrichir un homme avide.

— Toutes mes espérances seront anéanties au profit d'un hypocrite.

— Et cependant je crains que la loi ne fasse taire l'équité.

— Moi, que l'intrigue ne l'emporte sur le bon droit.

— Ah ! je le vois, s'écria Michel, notre position est la même, monsieur ; vous plaidez aussi contre quelque Christian Loffman.

— Christian Loffman ! répéta l'étranger ; c'est mon nom.

— Le vôtre !

— Et mon adversaire s'appel Michel Ritter.

— C'est aussi mon nom !

Les deux hommes se regardèrent avec une surprise mêlée de colère et de haine ; Florence parut effrayée.

— Descendons, Michel, dit-elle en posant une main sur le bras de son frère. Mais celui-ci ne l'écoutait pas.

— Ce que M. Loffman vient de dire de son adversaire est une calomnie ! s'écria-t-il en regardant l'étranger avec des yeux étincelants.

— Et ce que M. Ritter a dit du sien, est un mensonge ! répliqua vivement le jeune homme.

— Au nom du ciel ! descendons, reprit la jeune fille tremblante.

— Soit, dit Michel ; les explications seront plus faciles sur terre.

— Et j'espère qu'elles seront décisives, ajouta Loffman d'un ton significatif.

Il avait tiré le cordon de la sonnette, et les trois voyageurs attendirent un instant en silence ; mais le ballon demeura immobile. Le jeune homme souffla une seconde fois, puis une troisième, sans être plus heureux.

— Le gardien doit pourtant nous entendre, murmura-t-il en tirant de nouveau le cordon.

— Il n'y a plus de gardien ! s'écria Florence, qui avait penché la tête hors de la nacelle.

— C'est la vérité, dit Michel en regardant à son tour ; l'émeute continue et lui aura fait peur. Voyez ce feu de joie dans lequel la foule jette les bancs.

— Et cette troupe de jeune gens qui parcourent les allées en brisant les lampes.

— Les voilà sous le ballon... Dieu !

— Que font-ils ?

— Ils détachent les freins.

— Que dites-vous ?

— Voyez !...

Les trois voyageurs se penchèrent en même temps, en poussant un grand cri et agitant les mains ; mais il était trop tard. Croyant la nacelle vide, les étudiants avaient coupé les cordes qui retenaient le ballon captif ; et celui-ci, s'élevant avec une rapidité prodigieuse, disparût bientôt dans les brumes du soir.

*La fin au prochain numéro.*

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 15 JUIN, 1844.

Quelqu'un disait l'autre jour devant un électeur du comté d'Yamaska : " il n'y a plus rien de sacré pour ce cher Barthe." C'est suprenant, répartit le *capot gris*, il est pourtant, sapregoine, dans une s... position.

Un électeur du comté de Richelieu que l'on questionnait sur la part qu'il prendrait pour ou contre son représentant, disait : — Je n'aime pas à me décider en étourdi, sur les affaires du pays, j'attends moi, que Mr. Viger nous ait dit son dernier mot ! " Il paraît que celui-là n'est pas pressé de fixer son opinion.

L'Aurore annonce que les électeurs du comté d'Yamaska qui approuvent Mr. Viger ont invité à un banquet public Mr. Barthe et ses amis.

Des malins prétendent que c'est au contraire Mr. Barthe qui invite à dîner ses approbateurs, à même les fonds de M. Viger.

Pour le coup voilà qui est trop fort ! Vrai Dieu - - monsieur - - Viger - - inviter . . . et payer, - - pour . . . prout ! prout ! voilà qui n'a pas la vapeur du bon sens.

Il est vrai que les susdits malins ajoutent que la dépense ne serait pas extravagante vu le nombre des convives.

Vous m'en direz tant ! s'il n'y a personne, à la bonne heure !

Le mets qui dominera dans cette occasion sera dit-on de la cervelle sautée aux cornichons.

Mais ces friandises-là sont difficiles à digérer et le peuple en est déjà rassasié pour ne pas dire dégoûté.

Le seul plat de résistance sera un superbe dinde fricassé, aux tomates. (pardon du calembourg ; c'est sans le vouloir ; cela ne s'adresse nullement à un docteur de l'endroit vu que nous ne connaissons nullement ce gibier-là.)

Les plats ne manqueront pas, mais on ne garantit pas que les orateurs resteront dans leur assiette.

On craint que la moutarde ne monte au nez des gens ; c'est très-nuisible à la constitution.

On craint beaucoup qu'on ne s'échauffe, qu'il ne s'élève quelque querelle et qu'il ne faille à la fin que Mr. Viger paie les verres cassés. Sur le montant cela ne paraîtra pas ; voilà long-tems, dit-on, qu'il paie la cruche fêlée.

Au dessert Mr. Barthe entonnera la chanson :

Parlons bas,

Parlons bas

Voici venir Monsieur Judah !

Après le dessert, et pour bonnet de nuit on lira la dernière édition de la *crise ministérielle*. — Dormez bien.

Cette dernière édition, outre les observations et considérations dont elle est considérablement augmentée devra porter, dit-on, pour épigraphe cet axiome d'Hypocrate.

Les crises trop prolongées ruinent la constitution et mettent en danger la vie du malade.

Des pauvres d'esprit assurent que Mr. Barthe veut copier Mr. Bapineau. C'est une copie extraordinairement originale.

Son Excellence le gouverneur-général a écrit à Mr. Viger dernièrement pour lui demander son avis au sujet d'un local pour loger quelques bureaux publics. Un honorable vieillard a répondu qu'il conseillait de prendre sa maison connue sous le nom d'hôtel des Francs-Maçons. Qu'on dise après cela que nous n'avons pas le gouvernement responsable!

Le gouverneur a ensuite écrit à Mr. Viger pour lui demander son prix. Et le désintéressé patriote a répondu: Votre Excellence m'accordera ce qu'elle voudra... pourvu que ce soit beaucoup.

Et le gouverneur en fixant la somme a dit en souriant à son secrétaire: Les gros loyers entretiennent encore mieux l'amitié que les petits présents.

Le gouverneur après cela demanda l'avis de Monsieur Viger sur ce qu'il voulait faire définitivement en politique. Et Mr. Viger a répondu: Votre excellence fera mieux de me dire ses intentions; vous savez que j'ai promis de ne vouloir que ce que vous voudriez que je voulusse. Et son Excellence a félicité Mr. Viger sur ce qu'il comprenait les résolutions de 1841 absolument comme elle, et sur l'élégance de sa diction grammaticale.

Et Monsieur Viger a ouvert sa tabatière, y a pris une pincée de tabac et s'est écrié: Quel malheur que mes chers mais égarés compatriotes ne présentent pas comme moi..... les intentions de son excellence!

Le bureau des travaux publics avait demandé des soumissions pour arranger le local où doit siéger la législature à Montréal. Un constructeur a endossé ses offres comme suit:— Propositions pour mettre le gouvernement au marché *saint-âne*.

Le gouverneur avait demandé des soumissions pour l'arrangement des bureaux de l'administration. Ce n'est rien en comparaison des *soumissions*, qu'il exigera de ceux qui doivent les occuper.

Quelqu'un disait à propos des lettres privées que l'*Aurore* a publiées: "Il vaudrait mieux laver son linge sale en famille." Nous conseillons à ces messieurs de renoncer à cette lessive. A vouloir se blanchir ils y perdront leur savon.

On a vu que dans le déménagement administratif on a transporté jusqu'au bois de chauffage. C'est ce qui explique sans doute cette entrée sur les livres d'un commis de la ligne de transport:

10 Juin 1844. Pour compte du gouvernement cent caisses, vingt officiers de l'administration; les bûches sont arrivées sans accident.

Les tems sont affreusement durs en Canada cette année; on dit qu'il y a plus de mille ouvriers sans ouvrage et près de huit ministres sur le pavé.

Dieu créa le monde en six jours; voilà bientôt neuf mois que Mr. Viger veut créer un ministère.... il le fait sans doute à son image: interminable.

Le gouverneur disait souvent l'été dernier en parlant de ses ministres: Ils n'ont pas le nez assez long pour m'attrapper.

En dit-il autant de son premier ministre actuel ?

[Comme il est permis maintenant, depuis que l'*Aurore* en a donné l'exemple, de révéler les correspondances privées, on nous pardonnera sans doute le crime que nous allons commettre. —]

Dans la crise actuelle des affaires les lecteurs qui ont la moindre idée des intrigues qui se trament entre les personnages divers qu'on voit jouer une partie au jeu richard des institutions constitutionnelles, doivent supposer qu'il s'échange entre les susdits de curieuses correspondances. Nous avons mis la main sur quelques unes et nous ne nous faisons plus le moindre scrupule de les publier ; la mode des scrupules est passée ; demandez à . . . toutes sortes de gens . . .

L'espace ne nous permet d'en publier qu'un très-petit nombre pour aujourd'hui ; mais prochainement nous en communiquerons d'autres à nos lecteurs.

On se rappelle que la Gazette, par autorité . . . du peuple, c'est-à-dire le *Fantasque* a publié dernièrement une lettre-circulaire que Son Excellence a dû envoyer à un millier de personnes auxquelles elle offrait une place de premier ministre. Mr. le secrétaire banal et perpétuel Daly, ne connaissant trop à qui les adresser s'est adressé pour se guider à la liste des magistrats, de sorte qu'il y en a eu pour tout le monde. Voici quelques unes des réponses qui lui sont parvenues.

*A l'Honorable Dominique Daly.*

Monsieur, Je vous remercie je ne saurais trop infiniment de l'honneur que vous avez bien voulu me faire de m'offrir la présidence d'un ministère. C'est avec plaisir que je vois que votre Excellence le gouverneur n'est pas fier du tout. Il s'adresse à moi, simple cordonnier, comme à un des ses semblables. Veuillez assurer Son Excellence que je ferai tous mes efforts pour faire marcher le gouvernement à sa satisfaction et pour mettre les choses sur un bon pied ; j'espère qu'avec moi il n'y aura pas de difficultés comme avec mes prédécesseurs car je m'attache surtout strictement aux *formes*. Les formes voyez-vous moi j'y tiens comme à mon pain. Je ne me lacerai jamais de vous remercier pour la faveur que vous avez bien voulu me faire et soyez certain que ma reconnaissance envers vous s'exprimera toutes les fois que j'en aurai l'occasion ; soyez sûr monsieur qu'on ne dira pas que je me querelle à propos de bottes. Ah ! à propos de bottes je prendrai la liberté de vous faire observer que j'en confectionne dans mon atelier de la meilleure qualité, cuir anglais, formes élégantes, dehors agréables, doublure solide, clous à patente. J'ai l'honneur d'être,

GEORGE BABISH.

Pour vous servir.

La seconde réponse vient d'un maître chapelier. Assurément que sa lettre a plus de bon sens que la circulaire administrative.

A SON EXCELLENCE DOMINIQUE DALY,

*Ministre perpétuel de sa majesté, Metcalfe premier et dernier, par la grâce de Dieu.* A la réception de votre inespérée lettre un autre que moi se serait cru né coiffé mais je n'ai pas cette faiblesse-là. Ne pouvant m'expliquer ce qui m'a valu l'honneur que vous m'avez fait, je le refuse vu que je me méfie beaucoup de ce qui vient de plus haut que moi. Ce n'est pas pourtant par inhabilité de ma part, car je sais autant que personne ce qu'il faut mettre à la tête du gouvernement et je suis persuadé que le conseil exécutif ne doit servir qu'à couvrir le chef de l'administration suivant l'interprétation de son Excellence. Si ce chapeau à cornes vous fait, je vous prie bien de le mettre. A propos de chapeau, j'en ai qui sieraient à merveilles à votre figure, à claque.

Je suis Monsieur, sans rancune, votre obéissant serviteur

Chapelier des Gouverneurs.

(On donnera les autres réponses prochainement.)

## BANQUET NATIONAL DE LA ST. JEAN-BAPTISTE

**C**HEUX des membres qui desiront assister au banquet national de la Saint-Jean-Baptiste qui se donnera dans la salle du théâtre le **MARDI 25 Juin**, sont priés de mettre leur nom avant le Jeudi précédent, 20 courant, vu que les listes seront closes aussitôt que 400 noms auront été déposés, le local ne permettant pas de placer un plus grand nombre de convives. Les personnes de la campagne introduites par un membre pourront y assister.

*On souscrit chez les Messieurs dont les noms suivent.*

**HAUTE VILLE.**—Th. E. Roy, G. Larouche, J. P. Plamondon, N. Aubin.

**BASSE-VILLE.**—P. Gingras, E. Chinic, O. Vallières, J. B. Fréchette, père.

**ST. ROCH.**—P. Guénette, Ed. Thivierge, C. Dion, L. Prevost, P. Allard.

**FAUBOURG ST. JEAN.**—A. Durand, Jos. Savard, C. Châteauevert.

**FAUBOURG ST. LOUIS.**—O. Lépine.

Les cartes seront prêtes prochainement.

Les listes doivent être faites en double et une copie transmise Vendredi matin au secrétaire soussigné.

Cette mesure est indispensable pour le placement des convives.

Par Ordre

N. AUBIN.

## CELEBRATION DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

L'Assemblée générale de la Société St. Jean-Baptiste tenue à l'hôtel d'Albion le 13 courant, il a été unanimement résolu. 1<sup>o</sup>. "Que cette société desirant donner à la fête patronale toute la solennité possible, invite les citoyens à fermer leurs magasins et boutiques durant le service religieux et la procession." 2<sup>o</sup>. "Que ceux des citoyens qui demeurent dans les rues par lesquelles le cortège doit passer soient invités à décorer leurs maisons et que le secrétaire en conséquence publie le plan de procession adopté."

## ORDRE.

Chaque section partira de son lieu de rendez-vous, Lundi matin 24 courant, pour se trouver à l'esplanade à 8 heures. Toutes les sections, à mesure qu'elles arriveront entrèrent par la grille du chemin St. Louis et s'aligneront selon leur ordre.

A huit heures et demie le cortège se mettra en marche, sortira de l'Esplanade par la grille Ste. Anne, et parcourra pour se rendre à l'Eglise les rues Ste. Anne, Ste. Ursule, St. Louis, Du Fort et Buade.

A la sortie de l'Eglise la procession se formera en ordre dans la rue la Fabrique et parcourra les rues suivantes : la rue St. Jean en ville, la porte St. Jean, la même rue du faubourg St. Jean, les rues Ste. Claire, d'Aiguillon, St. Georges, Côte d'Abraham, la rue de la Couronne jusqu'à la rue St. Joseph, celle-ci dans toute sa longueur jusqu'à la rue St. Roch, longera le parc, parcourra les rues St. Paul, Sault-au-Matelot, Lamontagne, Notre-Dame, Sous-le-Fort, l'Escalier Champlain les rues Lamontagne, Du Fort et St. Louis jusqu'à la demeure de l'honorable président où elle se dispersera.

Les membres marcheront trois de front.

L. G. BAILLARGE,

Commissaire-Ordonnateur.

N. AUBIN,

Secrétaire.